

Paul Martel

Taf

À la recherche du prolétariat perdu

Paul Martel

Taf

À la recherche
du prolétariat perdu

lundi matin

lundi matin

lundi matin

lundi matin

*« Alors que le despotisme social était si dur, si
impitoyable, est-ce que, dis-je, il n'était pas de nécessité
que les opprimés dans tous les genres s'organisassent
entre eux, à part de la grande société ? »*

Robert du Var, *Histoire de la classe ouvrière depuis
l'esclave jusqu'au prolétaire de nos jours*, 1846

Entre les coups de grisous, le paradis perdu de Manufrance et les poteaux carrés de 76, Saint-Étienne regorge de légendes ouvrières. J'ai grandi à Sainté après sa décadence industrielle, avant la revalorisation et avec une équipe de foot passée en Ligue 2. La place du Peuple était occupée par les chibanis, les bandes et les chômeurs. Comme dit Giorgio, « le désœuvrement fait le larron ». On s'inventait une vie en errant dans les rues froides et grises de la ville minière déchue, zigzaguant en équipe la Grand'Rue de sept kilomètres de long à la recherche de lignes de fuites. C'est dans le vide de cet ancien bastion ouvrier que j'imaginai, quand je serais grand, « ne travailler jamais. »

J'ai quand même fait un effort pour avoir le bac, Saint Graal social qui permet de se barrer d'ici. La veille de mon départ, comme le veut la tradition, j'ai dormi avec ceux qui partaient, sur le plus haut crassier de la ville. Nous avons regardé la cité industrielle de haut : « Tu vas où toi ? Lyon et toi ? Montpellier. » Nous voulions fuir, vite, loin. Monsieur Ahmed, le prof de français grincheux, nous avait dit d'un air solennel : « Vous irez loin. » On a essayé de le prendre au mot.

Une fois à l'université, devant le papier que me tend la secrétaire, trou de mémoire, je suis venu m'inscrire en quoi déjà ? Je choisis une discipline au hasard. Monsieur

Ahmed serait content, je suis loin. Une bourse de 500 euros me permet de vivre comme un aristocrate dans une ville appartenant aux chiens, punks, hippies et étudiants. On y fit une sorte d'utopie festive dégénérée. Avec mon inscription à la fac se sont donc enchaînées des années de fêtes dans les rues, de fumage de joints sur les pelouses et de colocations à douze. De cette vie, je n'ai jamais su quoi en dire à mon père, au point où, aujourd'hui encore, il me demande, largué : « Alors tu montes toujours des spectacles ? »

Des années plus tard, j'ai trouvé refuge dans un quartier qui ressemble à chez moi. Belleville, c'est comme un petit Sainté au cœur de la capitale. Depuis mon arrivée à Paris, le RSA avait remplacé mon statut d'étudiant. Cinq ans de bourses + cinq ans de RSA = dix ans sans taffer. Une belle carrière.

Les histoires qui suivent commencent quelque part par-là, j'ai les crocs, je vis comme un mormon en comptant les pièces jaunes et en volant des mozzas au G20. Je fais un énième tour du quartier, prisonnier d'une errance sordide et d'ambitions solaires qui ne trouvent pas d'échos dans le monde. Je croise Lulu, je cherche du taf.

— Bah viens avec moi sur le chantier demain.

— J'sais pas frère, la dernière fois que j'ai été sur un chantier ça remonte à dix ans. Lulu me regarde d'un air amusé.

— Mais t'as besoin de thunes, non ?

— Oui mais... j'peux te confier un truc ?

— Bien sûr.

— En fait j'ai peur de travailler. T'sais après des années de...

PROLOGUE

— Ils ont besoin de main-d'œuvre du coup, le prends pas mal, ils prennent n'importe qui.

— Ok.

— Au pire, tu fais semblant.

Lendemain 5 heures, j'attends que les portes du métro s'ouvrent. Je suis en avance, j'ai bien intégré le point de vue des patrons : ne travaille pas = bon à rien = doit se discipliner s'il veut devenir un vrai travailleur. Et les autres qui attendent, est-ce qu'ils se disent la même chose ? Dans le métro, que des taffeurs, Paris-Est descend vendre sa force à Paris-Ouest. Au terminus de la 9 j'arrive à l'autre bout du monde : Boulogne-Billancourt, place George Besse. Chez nous à Belleville, les places ont des noms de FTP communistes et ici, elles ont le nom de PDG assassinés.

Je traverse l'île Séguin jusqu'à une entrée de service de la Seine Musicale, immense amas de verre et de béton en forme de boule de Noël photovoltaïque. À l'entrée on me file un casque neuf et des chaussures de sécurité trop petites. Je signe un contrat à la journée, motif : ranger Balmain.

Une fois enfilé le gilet jaune, j'entre sur un balcon dans la boule que l'on vide. En bas, 5 000 mètres carrés grouillants, des centaines de manœuvres arrachent les décors du défilé Balmain dans un rythme fracassant. Je reste là, sous le charme de cette démonstration de puissance ouvrière, bouche bée.

Lulu m'entraîne avec lui au cœur de la salle. Il y a plusieurs équipes en fonction de la couleur des gilets.

Nous sommes affectés au démontage d'un énorme rail de câble. On doit être trente dessus. À droite, les intérimaires en gilets jaunes, à gauche les techniciens de la salle en t-shirts noir. Ils ont des tatouages tribaux et des piercings, nous des TN et des casquettes. Les techniciens ont l'air d'avoir reçu une mission divine : plier Balmain en moins de trois jours.

— Y a trois catégories d'intérimaires, me dit Lulu en dénouant des câbles gros comme mon poing, les camarades, les zélés et les résignés.

Le gril est descendu au sol et nous le dépouillons de ses lianes électriques. Dans la salle, je repère les petits chefs qui circulent – ils se repèrent grâce aux couleurs. Lulu, qui s'y connaît, me fait enlever mon gilet pour ressembler à un technicien. On reste là à démonter des câbles, posément, bavardant, pendant que notre ancienne équipe jaune est envoyée en renfort pour charger un camion. À force, on remarque un autre binôme qui fait des allers-retours à la table des gâteaux. On se croise et on rigole.

— Camarades donc ? je demande à Lulu.

— En tout cas, ils jouent le même jeu que nous.

Le « jeu » est une question de placement, presque de chorégraphie, qui demande concentration et capacité d'observation. *Personnage* : Vous êtes un intérimaire. *Votre but* : ne pas se faire enrôler par les contremaîtres qui circulent aléatoirement dans la salle. Tu ne peux pas complètement quitter les lieux – à moins de trouver une bonne planque et alors là banco – mais surtout tu dois ne pas être disponible au moment où tu sens l'ordre arriver : tourner le dos, ne pas entendre, être en train de faire autre chose, avoir l'air occupé. *Faire semblant*, savoir-faire ancestral des intérimaires.

FAIRE SEMBLANT

Depuis la table des gâteaux sur le balcon, j'observe la grande fourmilière et je trouve ça beau. Des dizaines de techniciens, pris dans une joute chevaleresque contre les spots, abattent les immenses structures des porteuses. Des centaines d'intérimaires en groupes de couleurs courent d'un bout à l'autre de la salle pour aider à amener au sol une passerelle ou faire glisser des wagons de flight case. La matière du Spectacle, sous forme de panneaux de bois, de gradins en ferraille, de guindes, de mousse en plastique et de pendrillons en velours passe de mains en mains et disparaît. Petit à petit, dans le fracas du démontage, ne reste plus que le béton et le verre, les murs et le plafond, la scène musicale vidée.

J'assiste peut-être à la plus belle et la plus authentique pièce qu'aura vu le dôme. Plus grandiose et plus tragique que la piste équestre de Bartabas, le ring de boxe de Tony Yoka ou la patinoire d'*Holiday on Ice*.

NOTES POUR L'AUTODÉFENSE AU TRAVAIL :

- Les intérimaires se divisent en trois catégories. Les zélés qui essaient d'en faire le plus possible dans l'espoir de se faire remarquer. Les résignés qui n'en foutent pas une et finissent par se faire virer. Et puis les camarades qui adoptent tactiquement la resquille : en faire le moins possible tout en gagnant le plus possible.
- Les camarades partagent et respectent les règles ouvrières sacrées : ne jamais balancer, toujours faire grève, s'amuser et emmerder le patron.
- Sur tout chantier, il faut fuir les zélés, se méfier des résignés et reconnaître les camarades.

À la fin de journée, le manager de Tekrod m'a officiellement adoubé manœuvre en rangeant mon numéro dans son téléphone. Je fais désormais partie de la petite armée de bras qu'on envoie aux quatre coins de Paris pour 9,22 euros de l'heure.

— Tu recevras du taf par texto, me dit-il d'un air absent.

Dire que j'avais peur de travailler ! Je suis presque déçu, il n'y a pas de gloire à se faire bien exploiter, peut-être un peu plus à suivre les règles ouvrières sacrées.

Rentré chez moi, je pense à mon orientation professionnelle. « Ne travaillez jamais. » Les capitalistes n'avaient pas exactement le même projet. 2016, loi Travail. Pendant qu'on occupait l'amphi de la fac, l'Histoire, dont on m'avait pourtant dit qu'elle était morte et enterrée depuis la fin du mouvement ouvrier, resurgit d'un coup. Des petits livres circulaient. Nous étions l'insurrection qui vient, le cortège de tête. Je visitais les villes de France à travers les émeutes, partais défendre la Zad et Exarchia, fit la guerre jusqu'à ce qu'on m'amène devant un juge de paix.

Après un tour au dépôt d'un tribunal, en l'absence de garanties de représentations, je suis tombé dans une nouvelle drogue qui remplaça les autres : la théorie politique. Jusque-là je n'avais jamais vraiment lu

un bouquin. Mais il faut dire une chose. À la cité de Montchovet, mon père était connu sous le nom de *Jésus de la passerelle*, à cause d'une longue barbe et d'un pont entre deux tours, le territoire de sa bande. À l'époque le Parti communiste tenait les cités et les motards de la passerelle affirmaient leur indépendance. Mais Jésus a gardé de l'hégémonie ouvrière un respect pour l'éducation populaire. Il avait demandé à Monsieur Assogba de m'aider à obtenir le bac de français. Monsieur Assogba n'était pas prof mais adepte de l'enseignement universel, il croyait à cette folie : l'égalité des intelligences. S'il n'a jamais réussi à me faire lire quoi que ce soit, il m'a transmis le plus précieux, le plaisir de la connaissance.

Assis sur le clic-clac de mon studio je regarde ma bibliothèque avec ses rayons qui ploient sous les bouquins de philo, de brochures subversives, de littérature étrangère et de recherches universitaires plastifiées. La porte de mon frigo touche celle de mes chiottes, le tout à 1m du lit. Dix mètres carrés depuis quatre ans. Je débloque dans ma tête.

Je vis dans un studio minable, j'ai à peine de quoi payer le loyer et je trouve ça cool ; j'ai pas de projets concrets à part la révolution, pas de maison, pas même une ruine à retaper en Corrèze, pas d'héritage, pas de voiture, pas d'enfants et de toute façon pas les moyens d'en avoir. Évidemment il ne suffit pas de traverser la rue, mais quand même, ça va pas tomber du ciel non plus. Je me suis levé, j'ai lancé un café dans la machine italienne sur les plaques électriques, bien regardé au fond de mon âme, fait un bout de vaisselle, une rapide introspection, un coup de balai et là, vertige : ma vie, *matériellement*, c'est de la merde.

STADE SUPRÊME DE L'ALIÉNATION

J'ai réalisé d'un coup que... ceux qui galèrent avec le RSA, qui vivent dans des logements sociaux, qui sont en rupture sociale, qui sont gouvernés par leurs affects, qui ne connaissent pas leurs droits, qui ont tellement des réflexes de pauvres qu'ils n'osent même pas déranger la réceptionniste de la CAF, qui n'aiment pas l'école et ne savent pas se vendre autour d'un verre, ces pauvres gens dont on parle à longueur de journées dans les assemblées gauchistes... Eh ben c'était moi.

Je relance un café, mon regard se perd dans le paysage des tours qui s'empilent à travers ma fenêtre du sixième. J'ai été à la fac pour fuir une ville miséreuse, j'y suis pas allé beaucoup, juste assez pour raccrocher le wagon de la culture générale, j'ai infiltré des groupes d'étudiants, on est jeune, on fait n'importe quoi, de l'art, la fête, ça passe, on se mélange. J'ai lu tout ce que je pouvais, pris des nouvelles habitudes, changé de coupe, de langage, *d'habitus* comme dit l'autre. J'ai imité, rejeté, transformé, refoulé. J'ai noyé la violence de classe dans l'alcool et la drogue, dans l'art, les belles idées, la philo et le black bloc.

Puis je suis devenu militant. Je m'occupe avec bienveillance des plus cassos que moi. Encore une nouvelle façon de s'embourgeoiser. Pendant des années, je me suis inventé une existence en-dehors des classes, dans les amitiés, les amours, la politique, dans la jeunesse et le carnaval. Mais un jour je me rends compte qu'autour de moi on vit bien, appartement par-ci, maison secondaire par-là, compte en banque rempli ou réseau professionnel. Mais on ne parle pas d'argent, c'est vulgaire. Aaah les militants. Des héritiers, des thésards et des artistes branchés. Puis avec le temps qui passe, les

À LA RECHERCHE DU PROLÉTARIAT PERDU

fins de mouvements, l'embourgeoisement qui stagne au niveau culturel, les retours dans la famille où l'on ne comprend plus rien, les ruptures catastrophiques, les potes qui vont faire pousser des enfants à la campagne, qu'est-ce qu'il reste ?

Le militantisme, *stade suprême de l'aliénation* comme on dit. Aujourd'hui il m'apparaît pour ce qu'il est, ultime refuge de la conscience pour éviter cette réalité : je suis un prolétaire comme les autres.

— Salut Paul, dispo demain 19h ?

— Ouais.

Démonter Instagram

J'arrive au rendez-vous reçu par texto, une ancienne caserne réaménagée. Devant, les vigiles du « Creator campus Instagram » me regardent bizarre. Aujourd'hui Lulu ne vient pas, je suis seul face à la machine.

Quelques mètres plus loin, un type est assis sur un vélo tout niqué, trop petit, sans freins. Je reconnais le collègue à son look – veste noire, tatoué, lunettes carrées, cheveux en bataille. Nous échangeons quelques mots : il kiffe ce travail, cherche des plans, un métier. En gros il fait partie des zééééés. Pas moi. Je suis là pour gratter un peu de thunes, que France Travail me foute la paix et en faire le moins possible. Heureusement, Hugo le référent qui vient nous chercher à la porte est plus de ma team : taciturne, veste de punk et mots mâchés – il s'en bat la race.

D'un geste il réunit les quelques mecs en pantalons techniques noirs qui traînent devant. Notre groupe entre sobrement dans la cour illuminée, alors que les participants commencent à partir. C'est à peine si nous parvenons à nous frayer un chemin à travers les « talents émergents » en doudounes violettes. Ils ne nous voient pas, nous nous fondons dans les choses, avec les objets, avec la nuit. Eux sont venus pour « développer leurs contenus », nous pour ranger les frigos.

On nous indique où attendre que les salles se vident sans « gêner » – c'est-à-dire sans qu'on nous voie – dans les galeries en surplomb de la cour intérieure. Aux murs de pierres de l'ancien bâtiment militaire sont accrochées de grandes pub Champion, sponsor de l'évènement. À travers une fente de la toile, je regarde les gens en bas. On vient des même basses couches sociales mais on n'a pas le même rôle dans la matrice. Subitement je me sens un peu raté, pas dans le bon game. Pour me rassurer je me dis que ceux d'en-bas, c'est des traîtres.

Et nous ? Je regarde mes collègues, les « talents détergents » : vieilles baskets trouées et polaires Quechua. Je me demande ce qu'ils en pensent, si je suis le seul à voir cette impitoyable et discrète hiérarchisation du style. Est-ce que je suis malheureux parce que je suis un intello critique, est-ce que je suis seul ?

Un mec à ma droite, qui regarde aussi à travers une meurtrière de plastique, me dit : « On n'est pas du même monde. » J'entends un autre gars au bout de la coursive, dire « eh mais il est grave moche ». Ouf, j'ai un peuple. Soulagé, j'attends tranquillement les ordres qui viendront fatalement du talkie-walkie dans une extranéité relaxe.

Quand les derniers influenceurs sont partis, des chefs apparaissent de nulle part.

— Paul, ramène ici les poubelles de location.

Je traverse des salles vides, un fond vert sans meuble, deux « boîtes-cocons » pour faire des selfies chromés. Sans corps à capturer le Creator Campus c'est du néant. J'amasse les petites poubelles dans la cour après m'être fourré des gâteaux plein les poches.

Dehors, des enseignes lumineuses colorées crépitent dans le silence de la cour. « ÉLÈVE TON GAME. » Elles diffusent en rose, jaune ou vert les slogans d'Instagram. On nous demande de les détruire. Je passe dans les galeries avec un cutter pour couper les fils électriques et détacher les mots. Couper, ÉLÈ, plier les lettres, VETON et les jeter, GAME, par-dessus la rambarde. Il s'agit de déconstruire le décor, supprimer son arrivée en énergie, démembrer les mots d'ordre et les foutre à la poubelle – de démonter Instagram.

On aide maintenant les employés du sponsor à monter les goodies depuis la cave. Pulls, parfums, sacs et survêts Champion s'amassent dans l'entrée. Nos chefs rôdent autour comme des charognards. Un responsable nous propose de prendre un café :

— Faites-vous plaisir les gars, prenez une pause.

La régie est sur le toit-terrasse. Au loin, la Tour Eiffel scintille mais mon regard est attiré par le manège des chefs quelques étages plus bas. Je les vois remplir des sacs poubelles avec des t-shirts et de l'eau de Cologne. L'un d'entre eux compte même embarquer une plante verte. Finalement toute l'équipe les regarde faire avec envie.

— Tu te rends compte qu'un seul ensemble Champion vaut autant que notre journée de travail me dit un collègue.

— Si on chope un pull, on double notre salaire.

Chauffé par le pillage, je guette mon moment. Entre deux enroulages de câbles, je pique quelques survêts et les monte dans le vestiaire. Je croise dans un couloir Hugo, le référent punk, qui remplit son sac à dos de canettes en vidant le bar. Prenant son meilleur air

À LA RECHERCHE DU PROLÉTARIAT PERDU

innocent, il me dit « c'est pour mon petit frère », comme si je le jugeais.

Une fois le service terminé au milieu de la nuit, j'ai mal à la cheville. Réunis devant la caserne, nous voyons un chef s'engouffrer dans un taxi avec son énorme sac poubelle. En arrivant chez moi je ne peux plus marcher et enroule ma cheville dans de la glace. J'écris un SMS au patron pour le prévenir que je ne pourrai pas travailler le lendemain. Il me répond par texto, sûrement pour « booster ma créativité » :

— T'aurais pu anticiper.

Une semaine plus tard Tekrod me propose du travail pour la Fashion Week. J'ai pris le pli intérimaire : plus question d'être en avance, j'arrive en courant au Palais de Tokyo. Je traverse le hall du musée où est exposée une centaine d'habits ouvriers sur des portants en bois : bleus d'usine, vestes de peintres et salopettes de mécaniciens ; des fringues de toutes les couleurs, avec des taches de peinture, d'huile, avec les usures et les trous du labeur. Je bugue.

— Bonbonjour... je cherche mes collègues qui installent le défilé de Nick Wolgen.

Un agent de sécurité me montre gentiment une porte du doigt. Devant l'entrée je reconnais Hugo, le responsable de la mission Instagram, et comme je le range dans la catégorie des camarades, mon stress redescend. J'entre dans une salle où règne une ambiance chelou. Les murs sont décrépits, les bancs en métal brut, atmosphère sadomasochiste. On me dit « esthétique punk ». Ah bon ? Pour moi les punks n'allaient pas au musée, mais bon bref, ok.

On nous fait nettoyer les bancs avec des chiffons et du produit chimique qui crame les mains. On doit gratter les scotchs qui restent collés au sol – les petits bouts là. Pas au cutter hein, ça abîmerait le plancher, avec les ongles.

Dans la salle, deux agents de sécurité noirs en costumes noirs nous guettent, quelques mannequins androgynes traversent la pièce, habillés de cuir noir et de rangers aux talons monstrueux. Des femmes de ménage noires passent au loin en poussant des petits chariots et une dizaine d'intérimaires plus ou moins blancs frottent les bancs en tenues de travail noires. De temps en temps des designers allemands roses aux cheveux bleus prennent des photos. C'est psychédélique.

Je repense aux bleus de travail dans l'entrée et j'ai un doute : Est-ce que c'est nous le show ? Vont-ils nous séquestrer et nous accrocher au mur ? Est-ce que le public est caché quelque part et nous observe ? Grosse parano. Le talkie-walkie de Hugo me ramène à la réalité en grésillant.

— Hugo, tu me prêtes 4 ou 5 personnes s'il te plaît ?

— Ouais.

— Envoie-moi les en bas, c'est pour décharger un camion.

Il a dit « tu me prêtes ? »

Je me dirige vers les sous-sols avec trois autres types. Moment de gêne dans l'ascenseur : quatre androgynes en talons *vs* quatre intérimaires en chaussures de sécurité. Extraterrestres les uns pour les autres mais dans la même exploitation des corps. On se regarde en chiens de faïence, silence dans l'habitacle. Personne ne parle la même langue et puis de toute façon, pour se dire quoi ?

Arrivés sur le quai de déchargement au sous-sol, on décharge un camion et la mission se termine. Pour sortir, on se trompe de porte et on entre dans une salle souterraine du musée. Je m'y balade avec un collègue, Jason, cheveux plaqués blonds et chaîne en or. Devant

nous, des faux couloirs underground avec des faux tags vandales et des vraies caméras pour les surveiller. Street art en cage. Cachant nos visages, on pose des tags dégueulasses au marqueur, inversant la formule de Debord, le faux est un moment du vrai.



Je reviens le lendemain, même délire : j'arrive en retard. Cette fois j'ai moins de chance et je tombe sur Régis, le grand régisseur. Furieux, il me passe un savon pendant que je change de chaussures sans l'écouter.

Je retourne dans la salle chelou, on doit démonter les bancs qu'on a montés la veille. Au bout du couloir passent des individus à talons avec des abat-jours retournés sur la tête, une ampoule qui clignote à un mètre au-dessus du visage, des manteaux à plumes vert fluo, des chemises avec des flamants roses. Un vrai zoo. Des milliers d'euros, des centaines de manœuvres, des dizaines de mannequins, des heures de ma vie pour quinze minutes de show. ÇA SERT À RIEN L'ART. Voilà, je commence à penser comme un con.

Je cherche la table à gâteaux mais je la trouve pas. Hugo me dit « cette prod c'est des rats, ils payent même pas un sandwich ». Je descends au sous-sol pour prendre un café à cinquante centimes avec Mounir, 55 ans, pantalon militaire et casquette Nike. Un designer rose descend avec nous. Au téléphone, il parle de sortir sa Jaguar qui doit se « sentir seule ». On met dix minutes à comprendre qu'il parle d'une voiture.

Au sous-sol, nous assistons à un nouveau défilé, l'ascenseur se remplit de gens en costumes Star Warsiens

avec des lampes retournées sur la tête, des mecs déguisés en égyptiens aux crânes rasés, maquillés comme des pharaons, le tout avec des talons hors du commun. Mounir me dit « si mon fils s'habille comme ça je le tape ». VOILÀ MERCI LES EXTRATERRESTRES. On se met tous à penser comme des cons.

Une fois devant un petit nuage marron et fumant dans un gobelet en plastique, Mounir me raconte sa vie : il a commencé de bosser à 35 ans, vient d'une cité de Strasbourg. Comme souvent, les ascenseurs du palais sont en panne, les techniciens désœuvrés arrivent à la machine à café. Mounir fait rire tout le monde.

— Elles sont coquées tes TN ?

— Non, c'est des fausses.

— À Strasbourg je vivais à côté de l'entrepôt, on en faisait sortir des 100 % vrai et 100 % gratuites.

Un technicien de Novelys, godasses de l'armée incroyablement vieilles et la peau abîmée par quarante ans de drogue, se met à nous faire la liste de ses larcins sur le lieu de travail. À partir de là, chacun y va de sa petite histoire de chourave. Mounir a piqué une boucle d'oreille Swarovski. Un autre punk a constitué un mur de son pour une teuf avec ce qu'il a récup' d'une soirée. Mais c'est le technicien de Novelys qui remporte la compète de la perruque. Il dit avoir chez lui un Home cinéma géant entièrement composé de carottages au Palais de Tokyo.

Enfin, les ascenseurs fonctionnent à nouveau et on retourne bosser. En haut, des techniciens démontent des pylônes de fer au marteau. J'observe un moment ces héros de la mécanique qui portent des t-shirts

politiques, ou au moins nihilistes, et qui parlent un jargon du métier incompréhensible aux profanes.

Une fois les bancs finis, il reste une bonne partie de la journée à tuer. Au lieu de nous renvoyer chez nous, les patrons nous emploient à mille petites tâches pour gagner du temps et de l'argent. Les zélés disent qu'ils n'aiment pas ce moment parce que y a rien à faire et que ce qu'ils veulent c'est bosser dur. Le rêve des zélés c'est de faire partie des techniciens, les chevaliers de la ferraille. Mais en vrai, ce qui est pénible, c'est pas de rien faire, c'est l'ennui qui ronge dans les creux, le travail haché, le flux tendu. D'un coup, tu dois courir et t'activer, tu portes et tu transpires. Et dix minutes plus tard, tu végètes dans un coin à te demander pourquoi tu restes là pour gagner des cacahuètes.

L'ascenseur est encore en panne, ça nous fait des pauses prolongées. On attend, on cherche pas à faire autre chose. Puis on commence à s'inventer un monde, Jason et Mounir se battent avec des portants, le transpalette devient un destrier, on organise des joutes médiévales dans le couloir. On se marre, jusqu'à ce qu'un respo passe, jette un regard sévère et que chacun se replonge dans son téléphone.

Défilé Grenelle

Autre mission. J'entre dans un Monoprix désaffecté Aplace Grenelle. Des fils électriques sortent du plafond, on dirait que quelqu'un s'est amusé à arracher le placo. Dans l'ancien supermarché, des mannequins de 18 ans défilent autour des anciens rayons fruits et légumes. À la place des jambons, un tas de photographes autrichiens font crépiter leurs appareils. Sur les côtés, des costumiers en chemises hawaïennes arrangent au vol leurs tenues, sans arrêter leur marche. J'ai l'impression de voir des opérateurs sur une chaîne industrielle de cornichons, les adolescents faisant office de cornichons. Dans une cave, des femmes chinoises, courbées sur leurs machines, cousent des t-shirts dans un genre d'atelier clandestin.

Komm mit, reich dich ein / komm mit, im gleichschritt. Soudain la musique de Rammstein hurle depuis des enceintes invisibles. On me prie gentiment de me caler dans un coin, « répétition » me lance un opérateur à cornichons en pleine course. Je regarde donc le défilé. *Depressiv, betrübt, zerschlagen / sollten wir zusammen versagen.* D'abord passent des mecs skinhead, visages imberbes de boxeurs anglais, vestes en cuir longues, tatouages et fausses cicatrices, des corps jeunes à la musculature parfaite. *Pessimistisch, diabolisch / gründen auf verblühten rosen.* Puis des mecs en pantalons

Adidas, bombers trop petits, sacoches à shit et des meufs avec des vestes de smoking trop grandes, les seins à l'air et des t-shirts I LOVE PARIS. J'hallucine.

Die partei des hoggnunglosen / werde mitglied, trete ein / jeder darfes sein herein. Au début je ricane devant cette esthétique mauvais genre et cheap, ces faux bad boys et biatchs de quartier aux regards agressifs de commande. Passe un gars habillé exactement comme moi : jean Levi's pas neuf, t-shirt avec des trous, banane en bandoulière croco et une casquette avec l'étoile rouge. J'enrage. J'essaie d'en parler à un technicien à côté de moi, PUTAIN MAIS ILS NOUS TRANSFORMENT EN SPECTACLE, ÇA REND FOU ! ON EST AU CŒUR DU MAL, Y A L'IMAGE DE MOI QUI DÉFILE DEVANT MOI ET MÊME MON SEUM ILS ONT RÉUSSI À LE METTRE SUR SA GUEULE.

Le collègue me regarde bizarre sans rien dire et replonge le nez dans son téléphone où il s'applique à couper des fruits avec un sabre virtuel. Je fuis dans les loges, passe par le couloir où des adolescents endormis attendent d'aller se faire tondre les cheveux au salon make-up. Dans une petite pièce à l'étage, des collègues s'entassent pour regarder la répétition du défilé à travers une fenêtre. Le chef d'équipe m'explique qu'ils sont ici « pour pas déranger. » Je rêve ou ce connard pousse à ce qu'on intègre le fait d'être des sous-merdes.

J'allais me servir un coca dans le frigo quand des costumiers déboulent dans la petite pièce avec leurs écouteurs aérodynamiques. Ils s'arrêtent sur le pas de la porte et un genre de cornichon en chef de 45 ans, habillé en tweed gris merde, une cravate à fleur et les cheveux débraillés

DÉFILÉ GRENELLE

pour faire artiste, me regarde fixement. Sa moustache hipster est à elle seule une insulte au bon goût.

— Le coca est à nous, c'est pas un service public ici.

— Mais...

Je reste scotché un moment, le temps que mon cerveau fasse le tour de sa connerie. Notre chef d'équipe, décidément spécialiste du devenir paillasson, me regarde en mode « dis rien mec ». Moi j'ai rien à dire, simplement envie de lui défoncer la gueule. Les costumiers me regardent en ricanant pendant que mes collègues intérimaires s'en vont lâchement. Je reste un moment par fierté à siroter mon coca, en me demandant si je vais finir par lui cracher dessus – ou pas. Le ou pas gagne. On m'envoie dehors faire la circulation. Je pense à Vaneigem et Ajari : si on détruisait la culture de l'humiliation, ce serait tout simplement la fin de la civilisation occidentale.